

RÉFLEXIONS SUR LA POSTÉRITÉ PHILOSOPHIQUE ET POLITIQUE DE MONTAIGNE

Philippe Desan

The University of Chicago

ABSTRACT: What makes Montaigne a modern author? Why are the *Essais* considered to be the first great philosophical texts announcing Descartes' metaphysics and Modernity? What we like in Montaigne is precisely his hyper-subjectivity, confronting a globalized world. We have come to value and admire the moment of introspection, a retraction of the self-sufficient modern subject. Instead of this essentialist position, we propose a political reading of Montaigne. We argue that philosophical reflections drawn from the *Essais* cannot be separated from their links to a collective entity. Montaigne's way of perceiving the world is also the expression of a collective vision of the same world. Politics were an important constraint on Montaigne's thinking and the isolation in his tower is not so much the expression of a withdrawal from society but a sign of obligation stemming from his political failure. Montaigne writes when his political involvement with the real world is not going as he would like. Montaigne might have preferred to have a political posterity, but instead we have given him a philosophical one.

KEY WORDS: Montaigne, politics, subjectivity, legacy, collectivity.

RESUMÉ: Qu'est-ce qui fait de Montaigne un auteur moderne? Pourquoi les *Essais* sont-ils considérés comme le premier grand texte de la philosophie moderne, une œuvre prémonitoire de l'arrivée de Descartes sur la scène de la métaphysique? Ce qui plaît chez Montaigne, c'est son hypersubjectivité face à un monde de plus en plus objectivé et globalisé. On aime voir en lui le moment de l'introspection, du retrait et de l'autosuffisance. Nous prôtons au contraire une lecture politique de Montaigne. Dans le cas de Montaigne, il nous semble que toute réflexion philosophique extraite des *Essais* ne peut être dissociée d'un rapport à la collectivité: la manière d'être et de penser de Montaigne exprime et détermine également une vie et une pensée collective. Le politique fut une contrainte constante pour Montaigne. L'isolement dans la tour marque moins un renoncement personnel qu'une obligation résultant d'un échec politique. Montaigne écrit quand la politique va mal! L'homme est par nature dirigé par l'action; la réflexion reflète souvent une épreuve et une adversité. Une existence se juge à son engagement public. Sa postérité, Montaigne l'aurait voulue politique. On lui préféra la compagnie des philosophes.

Mots-clé: Montaigne, politique, subjectivité, postérité, collectivité.

Qu'est-ce qui fait de Montaigne un auteur moderne? Pourquoi les *Essais* sont-ils considérés comme le premier grand texte de la philosophie moderne, une œuvre prémonitoire de l'arrivée de Descartes sur la scène de la métaphysique? Deux questions qui semblent d'actualité en ce début du XXI^e siècle, alors que la soi-disant modernité de Montaigne – concept des plus vagues – est de nouveau posée. En fait cette idée de la modernité de Montaigne n'est pas récente, chaque siècle se l'est posée. Elle se réfère à notre capacité de sans cesse réinterpréter les œuvres du passé et de les transformer en objets de consommation adaptés à nos préoccupations du moment. Pour cela nous accommodons les textes à notre condition humaine présente, visible dans notre vie quotidienne, aussi bien sur le plan moral que dans nos pratiques culturelles et scientifiques. La modernité de Montaigne consisterait ainsi à repérer dans les *Essais* ce que nous sommes devenus aujourd'hui. Comme si les questions que se posait l'auteur des *Essais* étaient aussi *nos* questions en ce début du XXI^e siècle. Inutile de dire qu'une telle démarche peut être gratifiante car elle offre la preuve d'un développement ou d'une évolution implacable vers le progrès et la sagesse des temps modernes.

Le message est simple: l'individu triomphe et s'émancipe toujours des systèmes de pensée qui l'empêchent d'exprimer ses plus intimes convictions. Montaigne serait la meilleure preuve de cette liberté inconditionnelle du sujet et de la victoire du jugement privé sur les systèmes ou les écoles de pensée. Bref, la naissance de la philosophie coïnciderait avec une certaine conception de la liberté individuelle et de son expression. On pourrait même arguer que la pensée libérale moderne se donne en quelque sorte le point de départ de son histoire avec Montaigne. Mais ne nous y trompons pas – et c'est ce point que nous voudrions ici souligner –, la plupart des lectures strictement philosophiques de Montaigne sont souvent l'expression d'une forme de récupération idéologique (inconsciente) qui vise à placer le sujet universel sur un piédestal, au détriment de sa dimension purement historique et politique. Bref, le danger a toujours été d'universaliser un Montaigne philosophe au détriment d'un Montaigne politique – souvent passé sous silence – dont l'écriture s'inscrit pourtant dans son époque et demande ainsi à être lue dans son contexte historique immédiat.

Ce genre de récupération philosophique ne sert en fait pas à grand-chose, sinon à nous rassurer nous-mêmes en nous donnant l'illusion d'une marche implacable vers une vie meilleure où l'individu s'épanouit et s'affirme finalement dans toute la complexité de sa subjectivité. Face à cette utopie d'un Montaigne père de la pensée universelle, nous voudrions contrebalancer ici les dangers d'une approche strictement philosophique – qui pour nous correspond au mythe du sujet universel – en faisant resurgir une autre dimension souvent oubliée quand on commente Montaigne, à savoir son existence politique et la conception des *Essais* dans des stratégies de carrière. Car le politique précède le philosophique.

La prémisse méthodologique proposée consiste à rappeler que toute production philosophique dépend irrémédiablement du contexte social, économique et politique qui la structure. Cette inscription du sujet dans son histoire immédiate nous paraît essentielle pour juger de la postérité philosophique de Montaigne. Sans revenir pour autant à une analyse marxiste pure et dure, il faut néanmoins postuler l'existence matérielle et historique de Montaigne avant de se livrer à des analyses qui réifient les jugements de Montaigne en une réflexion universelle à partir de concepts pour la plupart développés bien après lui. Nous avons ailleurs argué contre le mythe d'une ontologie montaignienne

et rappelé que s'il existait bien une dimension philosophique dans les *Essais*, elle passait irrémédiablement et inévitablement par la matérialité d'un corps.¹ Montaigne est existence avant d'être pensée. Il est pour cela nécessaire d'historiciser la production de ses *Essais* et de voir comment ils s'inscrivent d'abord dans le contexte politique, religieux et social de leur temps. S'il existe un projet philosophie chez Montaigne, il a été conçu dans un cadre historique bien précis et jamais renié par lui.

Avant de devenir un auteur moderne, Montaigne fut nécessairement un auteur de son temps. L'historicisation de sa pensée n'est pas de bon ton à notre époque ou tout doit converger vers le moment présent. Comme si l'histoire, depuis l'Antiquité, n'avait été qu'une longue durée préparatoire à notre époque où tout se jouerait soudainement. Cette vision a-historique de la pensée humaine laisse transparaître une idéologie bourgeoise qui ne conçoit l'histoire que comme un *état du présent* et dé-historicise systématiquement la pensée des siècles passés. Le libéralisme économique a fait plier les systèmes de pensée pour les rapporter à la seule vision possible de sa propre notion de progrès universel dont la modernité serait l'aboutissement. Les meilleurs textes du passé posséderaient donc des traces annonciatrices de notre condition humaine présente. Cette idée d'une évolution de la pensée est en soi un problème et Montaigne est là pour nous le rappeler, lui qui est toujours conscient que son interprétation d'aujourd'hui (le moment où il écrit) ne surpasse jamais celle qu'il avait offerte la veille. Toujours dans cet esprit de récupération libérale de Montaigne, récemment on a même fait de lui le premier blogueur, tout comme s'il était impossible de lire Montaigne sans le rapporter à nos activités présentes, même les plus pathétiques ou insignifiantes. La modernité de Montaigne se résumant ainsi à son anticipation de Twitter ou de Facebook. La question qui se pose alors est de savoir si l'on peut lire Montaigne en dehors de son histoire. La réification de Montaigne dans nos réseaux sociaux et l'universalisation des *Essais* comme blog de la modernité sont-elles vraiment nécessaires?

Ce qui plaît chez Montaigne, c'est son hypersubjectivité face à un monde de plus en plus objectivé et globalisé. La liberté du jugement, en dehors des écoles, est mise en avant afin de prouver que le sujet peut toujours comprendre le monde par lui-même. Cette autosuffisance du sujet sorti de sa réalité historique représente le piège par excellence de beaucoup de commentaires contemporains sur les *Essais*. Le lecteur découvre peu d'actions chez Montaigne, mais trop de réflexions pourrions-nous dire. On aime voir en lui le moment de l'introspection, du retrait et de l'autosuffisance. La possibilité d'une vérité théorique du monde reconforte l'idéologie bourgeoise car elle isole le sujet de son environnement social et politique immédiat. Montaigne, reclus dans sa tour, annonce Descartes, enfermé dans un poêle. Montaigne et Descartes ont quitté le monde pour nous offrir la philosophie. Cette philosophie représente un abandon du politique. C'est du moins le mythe moderne d'une certaine conception de la philosophie qui se croit en dehors du social et du politique qui se dégage des mauvais usages philosophiques de Montaigne et de Descartes. Voilà pourquoi nous prônons un Montaigne politique. Certes ce Montaigne politique s'aventure sur les sentiers de la philosophie mais il reste néanmoins conscient de sa place dans la société et dans l'histoire.

¹ DESAN, P. (2008): *Montaigne. Les formes du monde et de l'esprit*, Paris: Presses de l'Université Paris-Sorbonne.

Comme pour donner encore plus de crédibilité à Montaigne, depuis le XIX^e siècle les philosophes et les penseurs se sont résolument écartés du monde. On pensera par exemple à la définition de l'intellectuel donnée par Jean-Paul Sartre. L'intellectuel, le philosophe, crée une distance entre lui et le monde. Il n'évolue plus dans la proximité de l'action politique et juge le monde et l'homme à partir d'une distance artificielle qui le protège des événements. L'histoire de la philosophie est devenue l'histoire du détachement de la société. La philosophie s'est peu à peu transformée en méditation et l'action a été reléguée aux foules ou aux masses qui s'agitent hors du bon sens et le plus souvent sans préméditation. En évacuant le temps, la philosophie s'est dé-historicisée pour donner l'illusion d'une stabilité de l'homme. L'universalité de Montaigne serait en quelque sorte salvatrice. Voilà comment Montaigne a littéralement été vidé de sa dimension politique, ceci au nom d'une modernité a-historique qui n'est que le reflet d'une vision bourgeoise de l'homme. C'est pourtant oublier chez lui l'image essentielle de la « branloire perenne » et l'appréhension d'une temporalité qui est tout sauf universelle. Le temps historique structure les *Essais* et Montaigne fut lui-même un homme d'action (parlementaire, maire de Bordeaux, négociateur entre Henri III et Henri de Navarre). Même l'histoire éditoriale de ses *Essais* possède une forte dose de déterminisme politique, voire de stratégie carriériste.

Très tôt après sa mort en 1592, la question se posait déjà de la lecture politique des *Essais* et de la postérité de Montaigne. Une fois la consubstantialité entre le livre et l'auteur disparue, il ne restait plus qu'un texte assez dangereux pour les esprits faibles. Pour un temps le corps de Montaigne fut remplacé par le corps de Marie de Gournay qui porta littéralement cet enfant qui lui était confié durant presque un demi-siècle.² Dans ses diverses préfaces aux *Essais*, Marie de Gournay tentera de contrôler les dérapages interprétatifs. La fille d'alliance de Montaigne suggère ainsi: «Je voudrais qu'ilz [les *Essais*] fussent rendus plus clairs en quelques lieux et qu'en quelques autres ilz n'eussent pas dit si brusquement des choses de dangereuse interpretation, si elles ne sont a plain eclaircies».³ Dans cette lettre envoyée à Juste Lipse alors qu'elle ignorait encore la mort de Montaigne et n'avait donc pas encore commencé son travail éditorial qui aboutira à l'édition posthume de 1595 chez Abel L'Angelier, Marie de Gournay ne laisse subsister aucun doute sur l'aspect dangereux et controversé des *Essais*.⁴ Elle conclut que «ce livre n'est pas l'entretien des apprentifz ; il s'appelle la leçon des maistres. C'est le breviere des demy dieux, le contrepoison d'erreur, le hors-de-page des ames, la resurrection de la verité, l'helebole du sens humain et l'esprit de la raison».⁵ Rien de moins!

Les *Essais* sont-ils un livre dangereux? En dépit des débordements de langage et de l'extravagance qui la caractérisent, Marie de Gournay n'a pourtant pas tout à fait tort de souligner l'aspect problématique des *Essais*. C'est en effet un texte dangereux dans la

² Rappelons qu'elle mourut en 1640 et que sa dernière grande révision éditoriale des *Essais* date de 1635.

³ Lettre de Marie de Gournay à Juste Lipse, 25 avril 1593), *Justi Lipsi Epistolae - 1594*, éd. Jeanine de Landtsheer, Bruxelles, Palais de l'Académie, 1994, n° 1418, p. 145.

⁴ Juste Lipse avait appris trois mois auparavant la mort de Montaigne par une lettre de Pierre de Brach (lettre datée du 4 février 1593). C'est par Juste Lipse (lettre datée du 24 mai 1593) que Gournay apprendra à son tour, tardivement, la mort de Montaigne.

⁵ *Justi Lipsi Epistolae - 1594, op. cit.*, p. 145.

mesure où il échappe même à l'intention première de son auteur. Nous proposons de voir ici comment Montaigne, conscient à plusieurs reprises des risques politiques présentés par ses diverses publications, prendra une série de décisions éditoriales qui auront pour but d'aligner ses écrits sur ses propres ambitions politiques. Ses *Essais* furent toujours un livre au service d'une carrière. Car dès sa première édition en 1580, le livre de Montaigne a toujours été un texte profondément politique. Les considérations philosophiques viennent ensuite.⁶ Il ne s'agit pas d'ignorer ici la pensée philosophique de Montaigne, mais simplement de lui restituer le cadre qui fut le sien. Ce qui nous intéresse est précisément de voir comment la dimension politique des *Essais* a été reléguée à l'arrière-plan au profit d'une mise en avant du moi? Ce fameux moi qui a créé un véritable carcan autour du livre et le définit de nos jours. Si les diverses éditions des *Essais* (1580, 1582, 1588, et l'Exemplaire de Bordeaux) sont marquées par des étapes politiques très différentes dans leur nature et leurs intentions,⁷ elles n'ont pourtant rien à voir avec une quelconque évolution de la pensée de Montaigne. Il faut donc aussi mettre en garde contre les thèses évolutionnistes qui consistent à repérer dans les *Essais* des transformations philosophiques: épicurisme, stoïcisme, fidéisme, sagesse, etc.

Comme on le sait, Montaigne devint auteur par accident; c'est du moins ce qu'il affirme. Méfions-nous pourtant des légendes. À l'en croire, Montaigne se soucie peu de son public⁸ et n'écrit que pour exister après sa mort dans la mémoire de ses parents et amis proches. Il n'est d'ailleurs pas vraiment un auteur: «Les auteurs se communiquent au peuple par quelque marque particuliere et estrangere; moy, le premier, par mon estre universel, comme Michel de Montaigne, non comme grammairien, ou poëte, ou jurisconsulte» (III, 2, 805).⁹ Son livre est tout autre et l'écriture imprémeditée représente un des *topoi* des *Essais*. Il faudrait donc vérifier si les déclarations répétées de Montaigne sur ces publications privées et particulières (pour son père en ce qui concerne la *Théologie naturelle*, pour son ami disparu dans le cas de la *Mesnagerie de Xenophon*, ou tout simplement «voué à la commodité particulière de [s]es parens et amis» (Au lecteur) pour les *Essais*), peuvent être validées au niveau de la pratique.

L'activité éditoriale de Montaigne ne débute pas avec les *Essais* mais avec une traduction; tout comme si l'aboutissement des *Essais* était en quelque sorte le résultat d'un apprentissage de jeunesse. À notre avis, il faut en effet concevoir la carrière éditoriale de Montaigne sur un plan des plus conventionnels, et il est bon de rappeler que Montaigne fut d'abord traducteur, ensuite éditeur scientifique, ou *editor* dans le sens

⁶ Nous avons développé cette thèse dans «Montaigne: *Politicus Aquitanicus*», *Nouveau Bulletin de la Société Internationale des Amis de Montaigne*, n° 3, 2008, p. 345-358; «Le fonds politique, militaire et diplomatique du livre I des *Essais*», in *Montaigne et l'intelligence du monde moderne*, dir. Bruno Roger-Vasselin, Paris, Presses Universitaires de France, CNED, 2010, p. 25-40; et «Service public et vie privée chez Montaigne, 'd'une separation bien claire'?', in *Montaigne contemporaneo*, dir. Nicola Panichi, Renzo Raghianti, Alessandro Savorelli, Pise, Scuola Normale Superiore Edizioni, 2011, p. 143-157.

⁷ Voir notre introduction à la reproduction photographique de l'édition de 1582 des *Essais*, Paris, Société des Textes Français Modernes, 2005.

⁸ Considérons par exemple la façon dont Montaigne se débarrasse de ces encombrants lecteurs à la fin de son «Avis au lecteur»: «ce n'est pas raison que tu employes ton loisir en un subject si frivole et si vain».

⁹ Nous citons Montaigne d'après l'édition Villey-Saulnier publiée par les Presses Universitaires de France.

anglais du terme, avant de devenir, enfin, auteur à part entière. Ces étapes éditoriales sont toutes liées les unes aux autres et, comme on le sait, leur interdépendance structurelle aura des répercussions politiques appréciables à une époque où il était dangereux de défendre des idées arrêtées sur des questions de religion et où s'engager dans un camp politique pouvait rapidement se retourner contre soi. Sans pour autant embrasser les thèses de Leo Strauss sur l'écriture cachée et les déclarations entre les lignes, il est cependant nécessaire de situer l'écriture montaignienne au moment des guerres de religion. Philosophier à cette époque, c'est également offrir un commentaire (même silencieux) sur les grands événements des années 1570 et 1580, à savoir le massacre de la Saint-Barthélemy, l'assassinat du duc de Guise, l'assassinat de Henri III et même l'embastillement de Montaigne en 1588.

Philosopher c'est également s'interroger sur des points bien précis de gouvernance et de stratégie militaire. Comment comparer les obligations d'un maire à la liberté du diplomate ou de l'ambassadeur?¹⁰ Dans les *Essais* Montaigne nous offre une réflexion sur cette profession qui semble convenir à son humeur et sa disposition: «Les ambassadeurs ont une charge plus libre, qui, en plusieurs parties, depend souverainement de leur disposition; ils n'exécutent pas simplement, mais forment aussi et dressent par leur conseil la volonté du maistre» (I, 17, 74). Certes, Montaigne n'est pas un homme public et la cour le met mal à l'aise. Il préfère les entrevues privées, plus dans la compétence des diplomates: «J'ayme à contester et à discourir, mais c'est avec peu d'hommes et pour moy. Car de servir de spectacle aux grands et faire à l'envy parade de son esprit et de son caquet, je trouve que c'est un mestier tres-messeant, à un homme d'honneur» (III, 8, 923). Il s'imagine en «tendre negotiateur» (III, 1, 791), médiateur accompli, et préfère les entrevues secrètes aux déclarations publiques. Nous savons par exemple qu'il joua un rôle d'informateur auprès de Matignon. Tout un pan de sa vie, essentiellement politique, transparaît en filigrane dans ces réflexions.

Il est vrai qu'après 1588 Montaigne choisira de passer l'histoire sous silence. S'il évacue l'histoire contemporaine de ses *Essais*, c'est peut-être parce qu'il a appris sa leçon en réaction aux deux incidents éditoriaux – traduction de la *Théologie naturelle* de Raymond Sebond et édition envisagée du *Discours de la servitude volontaire* – qui lui démontrèrent la nécessité d'éviter toute controverse quand on veut durer dans ces temps troublés. Le politique c'est aussi savoir anticiper les polémiques à venir et faire en sorte que l'engagement personnel reste à la mesure des risques pris. On constate que Montaigne devint de plus en plus conscient des répercussions politiques produites par ses décisions éditoriales antérieures, cela dès le début des années 1570. Comme tout bon politique, Montaigne développa au fil des ans une position centriste en évitant systématiquement les positions extrêmes, aussi bien des réformés que des ligueurs.

Le politique – et non pas la politique – est en train de faire une entrée fracassante au XVI^e siècle et Montaigne comprend l'importance de l'écrit et de l'imprimerie comme moyen de propagande politique. Ses propres expériences éditoriales l'ont

¹⁰ Sur ce point, voir MÉNAGER, D. (2000): «Montaigne et la philosophie de l'ambassade», *Bulletin de la Société des Amis de Montaigne*, n° 17-18, 2000, p. 55-67; LAZARD, M. «Montaigne diplomate», in *Espace, voyage, écriture*, dir. Zoé Samaras, Paris: H. Champion, 1995, p. 22-33. Sur l'ambassade à la Renaissance, nous renvoyons à l'étude fondamentale de MÉNAGER, D. (2001): *Diplomatie et théologie à la Renaissance*, Paris: Presses Universitaires de France.

inéluclablement conduit à se méfier de toute publication dont on ne peut maîtriser la réception dans le temps. On pourrait ainsi lire le célèbre avis «Au lecteur» dans cette optique d'une tentative de contrôle au cas où il y aurait des retombées politiques non anticipées. Car même un texte comme les *Essais*, qui prétend se démarquer du politique, n'est pas à l'écart de lectures politiques ponctuelles. Les «affaires» Sebond et La Boétie lui ont démontré la nécessité d'un déminage préventif en matière de politique éditoriale. Comment dire les choses sans donner l'impression de trop s'engager, d'un bord comme de l'autre? La forme même de l'essai serait alors peut-être une réponse à cette grande question de l'engagement politique qui marque la fin de la Renaissance française. C'est en ce sens que Montaigne est bien un politique dans ses politiques éditoriales successives. Son écriture ne prétend jamais être définitive, elle reste à l'essai en attendant d'être confortée par les événements de son temps.

Un abîme politique sépare donc les *Essais* de 1580-1582 et ceux de 1588. Entre-temps, la réception des *Essais* permet à Montaigne d'entrevoir la possibilité d'une véritable carrière en tant qu'auteur. Les éditions de 1580 et 1582 des *Essais* répondent à des logiques différentes. La première (1580) possède un *public royal*, la seconde (1582) est de nature plus locale et touche un public bordelais ou du moins périgourdin. Les *Essais* de 1580 rendront possible l'obtention d'une charge publique importante (la mairie) alors que l'édition de 1582 aura un double but: d'abord une opération commerciale non négligeable pour Millanges, mais aussi et surtout la diffusion du nom de Montaigne pour une audience plus large. Selon ce principe de personnalisation, on comprend pourquoi un tel livre doit nécessairement comporter le nom de son auteur comme partie intégrante du titre: *Essais de Messire Michel seigneur de Montaigne*. Dans les éditions de 1580 et 1582 l'accent est mis sur le mot «MESSIRE», en lettres capitales de taille démesurée par rapport au reste du titre. Montaigne est effectivement chevalier de l'ordre de Saint-Michel. Cette dénomination honorifique réservée aux grands seigneurs en dit long sur l'essentiel du projet littéraire de ces deux premières éditions. Les éditions modernes n'ont malheureusement pas conservé ces titres qui donnaient une forte connotation sociale et politique aux écrits de Montaigne.

Il est vrai que philosophie et analyse sociale ne font guère bon ménage. En quoi la conduite particulière d'une vie et les pensées résultant d'expériences singulières peuvent-elles être généralisées? C'est précisément afin de répondre à cette question méthodologique que Durkheim affirme que «non seulement ces types de conduite ou de pensée sont extérieurs à l'individu, mais ils sont doués d'une puissance impérative et coercitive en vertu de laquelle ils s'imposent à lui, qu'il le veuille ou non».¹¹ En fait, Durkheim parle ici de ce qu'il convient d'appeler l'idéologie, ces *ombres* qui accompagnent les systèmes de pensée et qui ressortent de l'inconscient, puisqu'ils reflètent le plus souvent une fausse conscience, suivant les définitions données par Lukàcs et Althusser. Les faits historiques comme les systèmes de pensée résultent de cette idéologie au travail, une idéologie qui dépasse toujours le simple individu et l'inscrit dans un groupe, qu'il le veuille ou non. C'était par exemple la prémisse de Lucien Goldman dans sa célèbre étude sur Pascal. C'est en ce sens qu'une sociologie des

¹¹ DURKHEIM, E. (2007): *Les Règles de la méthode sociologique*, Paris: PUF, collection Quadrige, p. 4.

Essais devient à notre avis possible.¹² Le politique définit l'écrivain et traverse son projet philosophique.

Le positionnement littéraire et philosophique de Montaigne et de ses *Essais* est déterminé par des réactions à des stratégies et des ambitions politiques et sociales qui le touchent de près, même quand il prétend s'être retiré du monde. Tout retrait sous-entend une prise de position par rapport à une réalité où l'individu pense ne plus avoir sa place. Montaigne ne se conçoit lui-même que dans un projet existentiel qui inclut ceux qui l'entourent. Son moi n'est qu'un rapport aux autres, dans un système d'interactions singulières dont les *Essais* nous autorisent à cerner l'envergure. Sa pensée philosophique – qu'il se refuse par ailleurs à définir ainsi – s'inscrit dans ce que Montaigne appelle une comédie, une comédie plus sociale qu'humaine puisque ses règles sont plus temporelles qu'universelles. Montaigne cite à ce sujet Pétrone: «Le monde entier joue la comédie». Comme si lui-même ne l'avait pas jouée: «Il faut jouer deusément notre rôle, mais comme rôle d'un personnage emprunté. Du masque et de l'apparence il n'en faut pas faire une essence réelle, ni de l'étranger le propre. [...] J'en vois qui se transforment et se transsubstantient en autant de nouvelles figures et de nouveaux estres qu'ils entreprennent de charges» (III, 10, 1011). L'exception de Montaigne n'a rien d'exceptionnel! Les charges publiques d'une vie (ambassadeur, gentilhomme ordinaire de la chambre du roi, maire, gouverneur) forment bien la matière des *Essais*, même si Montaigne prétend les passer sous silence. Les silences sont révélateurs. Difficile donc d'aborder les *Essais* comme un objet de la philosophie sans se soucier de la gestation de cet objet, une construction sur vingt années.

Dans le cas de Montaigne, il nous semble que toute réflexion philosophique extraite des *Essais* ne peut être dissociée d'un rapport à la collectivité: la manière d'être et de penser de Montaigne exprime et détermine également une vie et une pensée collective. C'est en quoi il est difficile de dissocier philosophie et sociologie (dans le sens premier du terme qui est donné par Durkheim). Reprenons ici la thèse de Durkheim: «Est fait social toute manière de faire fixée ou non, susceptible d'exercer sur l'individu une contrainte extérieure; ou bien encore, qui est générale dans l'étendue d'une société donnée tout en ayant une existence propre, indépendante de ses manifestations individuelles».¹³ Cette réflexion sur les «contraintes extérieures» exercées sur une pensée individuelle au premier abord unique et novatrice (pensons à l'essai en tant que nouvelle forme littéraire par exemple) s'applique particulièrement à Montaigne. Le politique fut une contrainte constante pour Montaigne. L'isolement dans la tour marque moins un renoncement personnel qu'une obligation résultant d'un échec politique. Montaigne écrit quand la politique va mal! L'homme est par nature dirigé par l'action; la réflexion reflète souvent une épreuve et une adversité.

Présumé méthodologique à la lecture des *Essais*: le dernier quart du XVI^e siècle représente une période profondément marquée par une série de bouleversements économiques, sociaux, politiques, religieux et cosmologiques. La philosophie ne se

¹² Nous renvoyons à notre article, «Éléments d'une sociologie des *Essais*», in *Montaigne*, dir. Thierry Gontier et Pierre Magnard, Paris: Editions du Cerf, collection « Cahiers d'histoire de la philosophie », 2010, p. 45-66.

¹³ DURKHEIM, E.: *op. cit.*, p. 14

conçoit pas sur une planète déserte ou une île abandonnée. En ce sens, la fin de la Renaissance pose peut-être mieux que toute autre époque le problème du «social» et de l'«économique» dans leur rapport à toute production littéraire et philosophique. Les *Essais* sont conçus dans une matérialité indissociable de leur contenu pour les lecteurs de l'époque. C'est en quoi ils impliquent une sociologie et sont fondamentalement politiques. Certes, on a souvent mis l'accent sur quelques penseurs «exceptionnels» qui, grâce à leurs écrits, auraient permis l'émergence à la fois d'une nouvelle spiritualité et de la science (Luther, Calvin, Copernic, Galilée), comme si les deux allaient de pair dans une appréhension plus large de la modernité. Selon cette approche, un discours téléologique ou théologique propre à la Renaissance aurait engendré de nouveaux comportements religieux et scientifiques. Bref, de simples changements *qualitatifs* au sein de la superstructure (plus particulièrement dans le domaine spirituel) auraient permis de redéfinir et de réorienter l'organisation économique de la société.

On situe généralement Montaigne dans cette même logique de coupure épistémologique. Montaigne était destiné à devenir Montaigne! Quand il publie ses premiers *Essais* en 1580, il ne jouit pourtant pas encore de la notoriété qui fera de lui un des auteurs les plus importants de la Renaissance française. Le célèbre avis «Au lecteur», daté du 1^{er} mars 1580, reflète cette ambiguïté vis-à-vis d'un lecteur plus qu'incertain. Au tout début de l'année 1580 Montaigne avait soumis à Simon Millanges un manuscrit singulier, hors des catégories éditoriales en vigueur à cette époque. Prenons donc Montaigne au sérieux quand il nous dit que son livre ne s'adresse qu'à peu de gens. Les *Essais* de 1580 et de 1582 n'ont en effet rien de comparable avec ce que deviendra le projet montaignien à partir des années 1585-1588. La critique a malheureusement toujours tendance à établir un amalgame entre les diverses éditions des *Essais* publiées du vivant de l'auteur. Comme si Montaigne avait conçu dès 1572 la fameuse méthode des «allongements» qui fit sa fortune et contribua largement à sa renommée posthume. Nous aurions ainsi un enchaînement parfait entre les diverses «couches» des *Essais*, une continuité qui aboutirait inévitablement au célèbre Exemplaire de Bordeaux, seul texte capable de rendre compte de l'entreprise littéraire novatrice de Montaigne.

La façon dont Montaigne accumule du texte entre 1572 et 1592 est pourtant motivée par des projets qui nous semblent différents dans le temps. Il est même probable que la pratique systématique des «allongements» ne sera pleinement développée qu'après 1585, c'est-à-dire postérieurement à son séjour à la mairie de Bordeaux. Il paraît donc essentiel de différencier les raisons qui poussèrent Montaigne à publier ses *Essais* en 1580, 1582, 1588, et à préparer la nouvelle édition sur laquelle il travaillait au moment de son décès. Ces logiques de publication doivent être étudiées dans leur contexte immédiat car elles répondent à des ambitions de carrières différentes de la part de Montaigne.¹⁴ Notre approche consiste pour cette raison à historiciser la pensée de Montaigne et à dé-universaliser ses réflexions philosophiques. Histoire et philosophie occupent toutes deux une place de choix dans sa bibliothèque idéale, mais leur utilisation est motivée par des considérations ponctuelles qui sont d'abord d'ordre sociologique et politique.

¹⁴ Nous reprenons ici le terme de George Hoffmann (*Montaigne's Career*, Oxford, Clarendon Press, 1998) qu'il nous semble néanmoins essentiel de mettre au pluriel. En effet, alors qu'il se lance d'abord dans une carrière de magistrat, Montaigne affichera ensuite des prétentions de médiateur et d'acteur politique avant de devenir, finalement, auteur à part entière.

Après 1588 Montaigne tentera de redéfinir son rapport au politique. Ainsi, les additions dans les marges de l'Exemplaire de Bordeaux établissent une séparation franche avec le politique. Mais cette distanciation est elle-même révélatrice d'une marginalisation politique de Montaigne. Nous pouvons même dire que la marginalisation politique de Montaigne correspond grosso modo à la marginalisation des *Essais*, c'est-à-dire l'écriture dans les marges. On peut enfin parler de retraite, une retraite pourtant forcée par la maladie mais aussi et surtout parce que ses appuis politiques l'ont abandonné. Alors qu'il avait tenté de rapprocher son inclination à la justice et à l'honneur avec les pratiques politiques de son temps, Montaigne semble désormais se démarquer du politique. Liberté et oisiveté vont de pair: «[C] La liberté et l'oisiveté, qui sont mes maistresses qualitez, sont qualitez diametralement contraires à ce mestier là» (III, 9, 992). Montaigne possède du respect pour les grands hommes de l'Antiquité, mais offre une évaluation nuancée des Grands de son époque.¹⁵ On comprend alors que les *Essais* ne soient pas compatibles avec la pratique du politique, surtout à la lumière des événements qui suivent les assassinats du duc de Guise et de Henri III. La situation bien particulière de la Guyenne doit inévitablement être prise en considération pour expliquer les déconvenues de Montaigne en politique.

Nous sommes aux antipodes des premiers *Essais* fondés sur une conviction que la politique et la diplomatie pouvaient être marquées par une âme forte pleine de convictions et qui désirait imposer une pratique nouvelle. Entre 1588 et 1592 Montaigne ne peut qu'offrir une nouvelle perspective pour son entreprise d'auteur. On ne peut pourtant pas exprimer une désillusion sans conserver les traces de pratiques désavouées qui serviront à comprendre le parcours hors du politique. Henri III n'avait pas tenu ses promesses. Marguerite de Valois, connaissant mieux que quiconque ce monarque, parlait en ces termes de son frère: «le Roy estoit de telle humeur qu'il s'offençoit non seulement des effets, mais des imaginations, et qu'estant resolu en ses opinions, sans s'arrester à aucun advis ni d'elle ni d'autre, il executoit tout ce qui luy venoit en fantaisie».¹⁶ Le roi était une véritable girouette et changeait d'avis comme de chemise. Montaigne choisit de ne pas supprimer ses premières vues du politique, mais de les tempérer. La réalisation de l'échec représente un lent parcours et l'aboutissement du politique. Supprimer plus de la moitié du texte aurait certes rendu la position du «dernier Montaigne» plus cohérent, mais les erreurs d'une vie font partie intégrante de l'écriture. Comme il l'assume désormais, Montaigne «fait des Essais qui ne sauroit faire des effaits [actions]» (III, 9, 992). La philosophie est un refuge pour un homme qui ne peut plus agir.

On peut dire qu'après 1588 Montaigne avait sa carrière politique *derrière lui*, ou du moins qu'il ne possédait de plus les prétentions du début des années 1580. Il constate certes que l'«on corrompt l'office du commander quand on y obeit par discretion, non par subjection» (I, 17, 74), mais il offre une conclusion bien éloignée de la première version de ce chapitre: «D'autre part, pourtant, on pourroit aussi considerer que cette obeissance si contreinte n'appartient qu'aux commandemens precis et prefix. Les ambassadeurs ont une charge plus libre, qui, en plusieurs parties, depend

¹⁵ BALSAMO, J. (2005): «'Ma fortune ne m'en a fait voir nul': Montaigne et les grands hommes de son temps», *Travaux de littérature*, vol. XVIII, 2005, p. 139-155.

¹⁶ *Mémoires de Marguerite de Valois, reine de France et de Navarre*, in *Collection complète des mémoires relatifs à l'histoire de France*, éd. Claude Bernard Petitot, Paris: Foucault, 1823, t. XXXVII, p. 152-153.

souverainement de leur disposition; ils n'exécutent pas simplement, mais forment aussi et dressent par leur conseil la volonté du maistre. J'ay veu en mon temps des personnes de commandement reprins d'avoir plustost obeï aux paroles des lettres du Roy, qu'à l'occasion des affaires qui estoient pres d'eux» (*ibid.*). Comme l'ambassadeur, Montaigne s'est émancipé des contraintes du politique. La servitude volontaire n'est plus d'actualité et il règne un vent de liberté dans son écriture. Mais cette liberté n'est qu'un jeu de langage, un exercice philosophique qui ne débouche sur aucune action. Montaigne fait de la philosophie pour apprendre à mourir, jadis il avait fait de la politique pour apprendre à mieux vivre.

La vision discordante de la charge d'ambassadeur exprimée par cet ajout tardif dans l'Exemplaire de Bordeaux est en désaccord total avec les premières positions de Montaigne vis-à-vis de cette fonction. Cette déclaration est aussi en contradiction avec l'exemple rapporté plus haut de l'ambassadeur du Pape Jules II auprès du roi d'Angleterre. De même, après 1588, Montaigne se fera une idée bien différente des fonctions publiques. Ainsi, il rapportera bientôt cette «science» à lui-même et non plus au service d'un État ou d'un roi: «C'est, au demeurant, une tres utile science que la science de l'entregent. Elle est, comme la grace et la beauté, conciliatrice des premiers abords de la société et familiarité; et par consequent nous ouvre la porte à nous instruire par les exemples d'autrui, et à exploiter et produire nostre exemple, s'il y a quelque chose d'instruisant et communicable» (I, 8, 49). Vivre en société, voilà le véritable objet de la science. Le reste n'est que de l'encre sur du papier.

L'arrivée sur le trône de Henri de Navarre, désormais Henri IV, donna peut-être de nouvelles idées à Montaigne. Ils étaient après tout d'une proximité géographique et ses négociations quelques années auparavant l'avaient rapproché de ce roi dont il fut l'hôte. Nous savons que Montaigne écrivit à plusieurs reprises à Henri IV pour relancer sa carrière politique. Une réponse du roi au début janvier 1590 donna l'occasion à Montaigne de rédiger une belle lettre où transparait sa joie d'avoir «digné considérer mes lettres».¹⁷ Montaigne lui rappelle la confiance qu'ils s'étaient mutuellement donnée. Il montre aussi qu'il se tient informé des développements politiques et vante «le franc zelle & merveilleuse prudence de monsieur le mareschal de Matignon». Il confie au roi qu'il sait que Matignon n'envoie pas tous les jours de bons rapports, comme s'il connaissait lui-même la teneur des lettres rédigées par le lieutenant-gouverneur de Guyenne. Mais cette dernière intrusion de Montaigne en politique représente une illusion. Cette lettre fait ressortir pour la dernière fois le démon du politique. Montaigne aimerait se rendre à Paris ou en quelque lieu où se trouvera le roi. Il pourrait une fois de plus mettre ses *Essais* de côté pour retrouver le sens de sa vie. La philosophie le rapproche de la mort, la politique lui redonnerait la vie. La détérioration rapide de sa santé ne lui permettra pourtant pas d'entreprendre ce séjour à la cour du nouveau roi de France.

En septembre 1590, une nouvelle lettre à Henri IV nous montre un Montaigne moins optimiste. Il n'attend désormais plus rien et n'hésite pas à afficher son désintéressement: «Je n'ai jamais reçu bien quelconque de la libéralité des Rois, non plus que demandé ni mérité [un tel bien], et [je] n'ai reçu nul payement des pas que j'ai employés à leur service, desquels Votre Majesté a eu en partie connaissance. Ce que j'ai fait pour ses

¹⁷ Original à la BnF, Fonds Dupuy 63, f. 77-78, reproduite par le docteur Payen, *Nouveaux documents inédits*, 1850, p. 30-33.

prédécesseurs [Charles IX et Henri III], je le ferai encore beaucoup plus volontiers pour elle. Je suis, Sire, aussi riche que je me souhaite. Quand j'aurai épuisé ma bourse auprès de Votre Majesté, à Paris, je prendrai la hardiesse de le lui dire, et [a]lors, si elle m'estime digne de me tenir plus longtemps à sa suite, elle en aura meilleur marché que du moindre de ses officiers».¹⁸ Montaigne fait référence à une lettre rédigée par le roi le 20 juillet de la même année. Il ne semble pourtant pas avoir remis les pieds à Paris après 1588. Le ton de Montaigne laisse transparaître une certaine connivence,¹⁹ mais Henri IV ne reprendra le contrôle de la capitale qu'en mars 1594 et Montaigne ne vit jamais ce moment. Dans cette lettre Montaigne exprime le sens du devoir accompli, la fierté de celui qui a servi son pays. Une existence se juge à son engagement public. Sa postérité, Montaigne l'aurait voulue politique. On lui préféra la compagnie des philosophes.

Bibliographie

- BALSAMO, J. (2005): «'Ma fortune ne m'en a fait voir nul': Montaigne et les grands hommes de son temps», *Travaux de littérature*, vol. XVIII, 2005, p. 139-155.
- COCULA, A.-M. (1996): «Montaigne et Henri IV: une impossible rencontre», in *Montaigne et Henri IV*, dir. Claude-Gilbert DUBOIS, Biarritz: Terres et Hommes du Sud, 1996.
- DESAN, P. (2008): *Montaigne. Les formes du monde et de l'esprit*, Paris: Presses de l'Université Paris-Sorbonne.
- DESAN, P. (2010): «Montaigne: *Politicus Aquitanicus*», *Nouveau Bulletin de la Société Internationale des Amis de Montaigne*, n° 3, 2008, p. 345-358.
- DESAN, P. (2010): «Le fonds politique, militaire et diplomatique du livre I des *Essais*», in Bruno ROGER-VASSELIN (dir.), *Montaigne et l'intelligence du monde moderne*, Paris: Presses Universitaires de France, CNED, 2010, p. 25-40.
- DESAN, P. (2011): «Service public et vie privée chez Montaigne, 'd'une separation bien claire'?', in Nicola PANICHI, N.; Renzo RAGGHIANI, Alessandro SAVORELLI (dirs.), *Montaigne contemporaneo*, Pise: Scuola Normale Superiore Edizioni, 2011, p. 143-157.
- DESAN, P. (2010): «Eléments d'une sociologie des *Essais*», in Thierry GONTIER et Pierre MAGNARD (dirs.) *Montaigne*, Paris: Editions du Cerf, collection «Cahiers d'histoire de la philosophie», 2010, p. 45-66.
- DURKHEIM, E. (2007): *Les Règles de la méthode sociologique*, Paris: PUF, collection Quadrige.
- HOFFMANN, G. (1998): *Montaigne's Carrer*, Oxford: Clarendon Press.
- LAZARD, M. «Montaigne diplomate», in *Espace, voyage, écriture*, dir. Zoé Samaras, Paris: H. Champion, 1995, p. 22-33.
- MÉNAGER, D. (2001): *Diplomatie et théologie à la Renaissance*, Paris: Presses Universitaires de France.
- MÉNAGER, D. (2000): «Montaigne et la philosophie de l'ambassade», *Bulletin de la Société des Amis de Montaigne*, n° 17-18, 2000, p. 55-67.

¹⁸ Original à la BnF, Fonds Dupuy 61, f. 155, reproduite par Payen *Documents inédits* 1847, p. 5-6.

¹⁹ Voir COCULA, A.-M. (1996): «Montaigne et Henri IV: une impossible rencontre», in *Montaigne et Henri IV*, dir. Claude-Gilbert Dubois, Biarritz: Terres et Hommes du Sud, 1996, p. 29-37.